

University of San Diego

Digital USD

Articles de Jane Misme

Articles

7-7-1899

Émancipatrices

Jane Misme

Michèle C. Magnin

University of San Diego, mmagnin@sandiego.edu

Follow this and additional works at: <https://digital.sandiego.edu/misme-articles1>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Digital USD Citation

Misme, Jane and Magnin, Michèle C., "Émancipatrices" (1899). *Articles de Jane Misme*. 1.
<https://digital.sandiego.edu/misme-articles1/1>

This Transcription is brought to you for free and open access by the Articles at Digital USD. It has been accepted for inclusion in Articles de Jane Misme by an authorized administrator of Digital USD. For more information, please contact digital@sandiego.edu.

Émancipatrices [1899]

INDEX : *Le Figaro - Le Congrès international de Londres – Féminisme français – L'Avant-Courrière - Mme Jeanne-E. Schmahl - duchesse d'Uzès - droit pour les femmes au témoignage civil - Duchesse de Sutherland - lady Aberdeen - Mme Vincent – Mlle Maugeret - Féminisme chrétien – La Fronde – Mme Maria Pognon - Ligue française pour le droit des femmes – Mlle Sarah Monod – Papesse du protestantisme – philanthropie protestante - Conférence de Versailles – Marguerite Durand – Femmes journalistes – « L'Étincelle » - « Le Pain » - Mlle Blaze de Bary – Gambetta - Mme Cremnitz – Amour libre – George Sand – « l'Égalité »*

LE FIGARO 7 juillet 1899

ÉMANCIPATRICES

Le Congrès international de Londres prend fin aujourd'hui. On a observé ici que les émancipatrices françaises n'y semblaient point en nombre. Notre confrère redisait l'explication qu'une bonne âme lui en avait donnée : si le féminisme français manquait à Londres, c'est que Londres n'avait point prié le féminisme français, bien trop subversif pour le cant [sic] britannique.

La vérité, c'est que le Comité anglais a lancé en France des invitations particulières aux principaux champions des intérêts féminins. La plupart s'y sont rendus. S'ils y ont passé inaperçus, c'est qu'ils y étaient isolément et non point en corps. Le féminisme français ne pouvait être engagé officiellement, car il n'a pas d'existence officielle ; il est loin d'être organisé comme celui d'Angleterre ou d'Allemagne ; c'est une poussée de forces éparses, efforts personnels ou œuvres collectives.

Ces dernières forment deux grandes classes, la propagande qui s'en prend directement au Code et l'assistance qui fortifie les femmes en les moralisant, les secourant, les groupant de toute façon pour leurs intérêts. Mais chacune d'elles est fractionnée à l'infini en divisions qui n'ont aucun lien entre elles que l'analogie de leur tâche. Je voudrais vous en montrer quelques figures, les unes de première valeur, les autres plutôt singulières, parfois dangereuses, toutes, je crois, intéressantes. Leur diversité suffira à vous édifier sur les esprits différents qui soufflent dans le féminisme et ne lui ont pas permis de devenir encore une troupe d'ensemble.

Dix-huit sociétés de revendication proprement dite poursuivent aujourd'hui, par voie de propagande, les réformes légales. Je tire hors de pair, par leurs fondatrices, celle de la société l'Avant-Courrière.

Mme Jeanne-E. Schmahl

Un charme incomparable, la distinction en personne, une instruction, une intelligence, un bon sens supérieurs. Tout cela est mis en valeur par un esprit endiablé qui enjôle, amuse, griffe et mord. Voilà la femme.

Les signes distinctifs de la féministe sont sa méthode de travail et son milieu d'action. La première elle a su entraîner dans la campagne féministe l'aristocratie et la bourgeoisie. Les plus grandes dames, la duchesse d'Uzès en tête, collaborent au succès de « l'Avant-Courrière ». Mme Schmahl a donné pour but exclusif à cette société d'arracher au Parlement le vote de deux réformes. Elle inaugurerait ce procédé, à propos duquel tout le monde a répété un mot fameux de Gambetta : enfin, en ce fouillis des revendications féministes, quelqu'un s'avisait de « sérier les questions ». Mme Schmahl a obtenu sa première réforme : le droit pour les femmes au témoignage civil.

Aucun des autres groupes ne s'est ainsi donné un programme restreint. Ils font des réunions publiques, des discours, émettent des vœux, et la presse enregistre le tout. Ils ont une utilité générale : ils entretiennent le mouvement féministe ; et pour les réformes sociales comme au théâtre, le mouvement, s'il ne suffit pas, est essentiel. Voici une de leurs physionomies les plus répandues, celle de la présidente de L'Égalité :

Mme Vincent

Brune, carrée, moustachue, la voix rude, vêtue en homme ou peu s'en faut. Les mauvaises langues prétendent qu'elle et sa sœur composent toute L'Égalité. Mme Vincent pourrait répondre :

...Moi seule et c'est assez.

Tant son activité la multiplie. Dès qu'un intérêt féminin est mis en jeu n'importe où par n'importe qui, elle y vole, pique l'un, pique l'autre. En ce moment elle parle au Congrès de Londres pour plusieurs syndicats ouvriers. Et, ô surprise ! elle y fait des grâces au nom de la France. Elle engage l'assistance à nous venir voir l'an prochain. Se chargerait-elle de rendre, au nom de la France, la fastueuse hospitalité anglaise ? La duchesse de Sutherland et lady Aberdeen et tout l'univers féminin peuvent venir. Mme Vincent les invite, Mme Vincent les attend.

L'Avant-Courrière est neutre, L'Égalité n'affiche point de couleur. Il n'en est pas de même partout. Nous allons le voir avec les deux noms suivants.

Mlle Maugeret

C'est une ancienne institutrice, présentement imprimeur. Sans prétention de mise, en lunettes, cheveux blancs, œil béat, geste onctueux, elle fait songer à quelque vieux curé de campagne. Elle dirige une revue et une société qui toutes deux s'appellent le *Féminisme chrétien*. Quel suave et prudent féminisme, quel féminisme à l'eau bénite cela doit être !

Eh bien, qui le croirait ? Mlle Maugeret a des passions violentes : elle politique sur tous les sujets à grand renfort d'invectives ; elle rompt rageusement avec la *Fronde* dont elle

dirigeait l'imprimerie et la vomit ; dernièrement, un appel aux armes pour la guerre civile sortait de son groupe évangélique. Elle a fondé pour les femmes une école professionnelle d'imprimerie, une école Estienne au petit pied, qu'elle gouverne.

Mme Maria Pognon

La présidente de la « Ligue française pour le droit des femmes », est une belle présidente. Les séances de la Ligue sont publiques et l'assistance populaire parfois houleuse ; Mme Pognon préside avec une maestria superbe, dans des toilettes à tout casser. C'est une de ses théories que, pour agir sur les masses, il faut les hypnotiser par tous les prestiges, celui de la tenue surtout. La forme, messieurs ! Et c'est une puriste intransigeante ; quand vous lui dites par exemple : « Je vais avec vous ! » par grâce n'oubliez pas la liaison. Et n'écoutez pas les méchants s'ils vous content qu'il lui échappe parfois des solécismes en ses discours.

Elle est orateur, c'est sa vraie gloire. Elle possède un don réel d'éloquence. Quant à l'usage qu'elle en fait... De la tribune de sa Ligue partent toutes les bombes dont sursautent les honnêtes bourgeois. C'est le coin radical du féminisme. Elle réclame actuellement une profession pour toutes les femmes, l'abandon des enfants à l'État et l'amour libre. Bonne épouse et bonne mère, elle a pudiquement élevé sa fille.

J'en reste là pour les revendicatrices. Je passe aux philanthropes actives, parmi lesquelles la plus magistrale personnalité est incontestablement celle de

Mlle Sarah Monod

On l'appelle la papesse du protestantisme. Elle est toute petite, trop large, les traits plats, vêtue en quakeresse : bonnet noir, longue veste et jupe ronde invariables. Ainsi faite, elle est imposante : en ses yeux noirs admirables, une hautaine intelligence rayonne, et je ne sais quelle majesté émane des façons de grande courtoisie, de la rectitude de son geste et de sa parole.

Elle se récrie lorsqu'on la dit féministe, et combat l'instant d'après, sans y songer, les arguments des antiféministes. Organisatrice générale de la haute philanthropie protestante, vingt œuvres ressortent de sa direction, entre autres le « Home » de jeunes filles du Marais. Qu'est-ce que ce « home », sinon une facilité d'émancipation donnée aux femmes ?

En réalité, Mlle Monod est l'unique grande puissance féminine du moment. Elle seule possède les moyens d'assembler et de gouverner, à certaines heures, comme à la Conférence de Versailles, le féminisme tout entier. Et elle peut inviter les étrangères à son congrès de l'Exposition ; elle les recevra dignement. Ses positions sont assurées.

En dehors des œuvres collectives, nombre de tentatives personnelles concourent à l'amélioration du sort des femmes. Celle de la fondatrice de *La*

Fronde, le premier journal à rédaction féminine, est une des plus considérables, et de la plus vaste portée.

Mme Marguerite Durand

Elle est, comme la marraine de *l'Étincelle* blonde et sereine ; les chroniqueurs mondains vantent ses parures et sa grâce. Et ce tour de force, de créer en France la profession de femme journaliste, elle l'a fait comme sans y prendre garde, avec un calme presque distrait en apparence ; en réalité par l'effort énergique et patient d'une faculté d'organisation de premier ordre.

Des légendes plus ou moins intéressées ont couru sur son petit royaume. Elle l'administre avec sa fermeté souriante ; l'accord y règne, et personne n'est là pour s'y amuser, il suffit d'y passer pour le constater. Mais le détail a son importance, on y reste gracieuse et coquette, malgré le sérieux et la fatigue de la besogne.

Et qui sait si l'accession des femmes aux fonctions gouvernementales ne sera pas parmi les conséquences indirectes de son œuvre ? A force de coudoyer dans les couloirs de la Chambre rédactrices et reporteresses, leurs maîtres finiront peut-être par trouver naturel qu'elles y puissent siéger comme eux.

Et là-dessus, je terminerai par une information inédite. Une des revendicatrices que je viens de vous présenter a pris l'initiative d'une organisation générale du féminisme français. Il s'agirait d'avoir chez nous, comme en Angleterre et en Allemagne, un « comité national » fait de la représentation de toutes les formes de l'activité féminine. Peut-être un jour verrons-nous à Paris des manifestations aussi imposantes que le congrès actuel de Londres. Mais ce ne sera pas encore pour la prochaine Exposition.

Jane Misme

[L'article ci-dessus a certainement trouvé son point de départ dans les notes manuscrites transcrites ci-dessous. L'article est mieux organisé, plus succinct et reprend quelques-unes des expressions les plus imagées.]

QUELQUES ÉMANCIPATRICES

Mlle MAUGERET

Mlle Maugeret représente un côté particulier et récent du féminisme. Elle dirige une société et une revue qui toutes deux s'appellent le *Féminisme chrétien*.

Sans prétention de mise, en lunettes, en cheveux blancs, avec des clins d'yeux béats, des gestes bénissants, la parole onctueuse elle fait songer à quelque vieux et paisible curé de

campagne. Les personnes qui composent ses réunions, vous les rencontrez à d'autres heures qui brûlent des cierges aux petites chapelles des églises. Et tout ce monde fait du féminisme. Ah ! quel suave et prudent féminisme, quel féminisme à l'eau bénite, cela doit être ! Eh ! bien, Mlle Maugeret est un paladin d'un autre âge ! Elle et ses adeptes apportent à la conquête des droits de la femme l'enthousiasme violent des croisés pour la reprise du Saint Sépulcre.

L'ardeur belliqueuse de Mlle Maugeret ne s'en tient pas aux revendications féministes : tous les domaines de la politique lui sont bons. Elle écrit dans sa revue des articles qui ne sont pas sans talent, et où elle ne ménage point à ses adversaires les apostrophes virulentes. *Le Féminisme chrétien* a pris parti, dans la querelle du moment. On a eu un beau matin la stipulation d'entendre un appel aux armes pour la guerre civile sortir de ses rangs évangéliques. Et encore Mlle Maugeret se flattait de tolérance. C'est elle qui disait :

- Nous sommes anti dreyfusistes : mais nous admettons qu'on puisse être dreyfusarde. Jugez un peu si elle ne l'eût pas admis.

Sans doute ces dispositions amères ont été pour quelque chose dans la rupture avec *La Fronde*. Mlle Maugeret est imprimeur et c'est elle qui dirigeait d'abord l'imprimerie de ce journal féminin. Elle a quitté *La Fronde* et la vomit.

Un second journal à rédaction féminine *Le Pain*, qui est un succédané du *Féminisme chrétien* est né depuis. Je suppose qu'il s'imprime à l'École professionnelle de Mlle Maugeret. C'est le meilleur de sa tâche que cette école. Mlle Maugeret, ancienne institutrice, l'a fondée pour ouvrir une voie aux jeunes filles qui ne trouvent pas dans l'enseignement l'emploi de leurs brevets, ou s'y rebutent des peines du métier. C'est une école Estienne au petit pied pour les femmes.

Ainsi Mlle Maugeret, qui a de si belles rages exterminatrices, fait tout de même œuvre philanthropique ; elle se dépense utilement pour autrui. Au fond, elle est bonne. Grattez le plus dangereux ou le plus ridicule des apôtres, et vous trouverez toujours, dans les excès de son fanatisme ou de sa vanité, le besoin généreux de dévouement.

Mlle Jeanne E. SCHMAHL

Presque toutes ses émules, les présidentes des dix-huit sociétés féministes dont la France s'enorgueillit sont en ce moment à leur porte au congrès de Londres. La directrice de l'Avant-Courrière a le crève-cœur d'en être retenue loin par la maladie.

Nulle cependant n'était mieux désignée pour y représenter le mouvement féministe français. Née et élevée en Angleterre, mais d'origine à demi-française, elle est devenue tout à fait des nôtres à vingt ans par le mariage et la naturalisation. Dès lors elle s'est vouée à la tâche de relever dans son pays d'adoption la situation matérielle et morale de la femme ; elle y a employé les procédés dont son pays natal lui donnait l'exemple.

Elle se répand peu dans les réunions publiques. Mais tout Paris connaît bien cette remarquable physionomie. Le charme de sa maturité est incomparable. C'est d'elle que l'on dit : « Je ne parviens pas à me la figurer plus jeune, il semble qu'on n'ait jamais pu être plus jolie. » Supérieurement instruite c'est une des intelligences féminines les plus aiguës qui aient jamais été. Il n'est point d'homme politique ou de journaliste, ni de salon qu'elle n'ait converti par la sagesse, la conviction et en même temps l'esprit endiablé de sa causerie.

La gloire d'entraîner dans la campagne féministe l'aristocratie sceptique et la bourgeoisie réfractaire par excellence lui était réservée. C'est je crois Mlle Blaze de Bary à qui quelqu'un disait :

- Comment, vous voilà féministe à présent,

Et qui répondait

- Féministe, je ne sais ; Schmahliste, oui !

Aussi l'Avant-Courrière est une société fort « select ». Elle est mieux, elle est libérale. Des noms de toutes les couleurs y fraternisent sur sa liste. Ceux par exemple de la duchesse d'Uzès, de Mlles Sarah Monod et de Mme Cremnitz qui tous trois sont des étiquettes. Et cela fait le plus grand honneur à la hauteur de vues et à la diplomatie de la fondatrice.

C'est aux ligues de propagande anglaise que Mme Schmahl a emprunté le plan de sa société. L'Avant-Courrière a reçu pour programme exclusif la poursuite auprès du Parlement de deux avantages déterminés ; le témoignage civil des femmes, et la propriété du gain personnel pour les femmes mariées. Depuis cinq ans qu'elle fonctionne, elle n'a dit un mot, ni fait un pas dans un autre but.

On a beaucoup répété à propos de cette méthode de travail un mot fameux de Gambetta. La première, Mme Schmahl dans le vaste domaine des revendications féminines s'avisait de « sérier les questions ». C'est devenu son principal titre à la renommée. Elle en traduit son étonnement par une comparaison pittoresque.

- Quand on veut planter des clous, dit-elle, il est tout naturel d'enfoncer d'abord solidement le premier au lieu d'en piquer cent et de leur distribuer ensuite au hasard des coups de marteau.

Son premier clou est enfoncé. Le témoignage civil des femmes est chose acquise. Quant à la seconde loi, elle est votée à la Chambre et depuis 3 ans elle dort dans les cartons du Sénat. Les démarches, les conférences, les brochures de Mme Schmahl n'ont pu l'en tirer. On a bien autre chose en tête. Et si Mme Schmahl est malade c'est, je crois bien, du chagrin de penser que pendant ce temps des maris indignes, continuent à boire le misérable gain de leurs moitiés. Autant de victimes de l'affaire.

Mais Mme Schmahl n'a pas dit son dernier mot. Elle reprend en ce moment des forces pour la lutte et elle espère bien écrit-elle, faire encore un peu de besogne propre avant de s'en aller ad patres. Le Sénat peut se le tenir pour dit.

Mme Maria POGNON

Je ne sais pas pourquoi je ne vous ai pas présenté Mme Pognon la première. Il faut rendre à chacun ce qu'il se croit dû, c'est un principe élémentaire de bienséance ; et Mme Pognon n'admet pas être la seconde dans le féminisme. J'ai sans doute un goût fâcheux pour l'étiquette du jugement dernier où tous les rangs sont confondus.

Mme Pognon est la présidente de la Ligue pour le droit des femmes. C'est une belle présidente. La Ligue est une société de propagande populaire très ouverte, avec des séances publiques à l'Hôtel des sociétés savantes, où les pauvres diables viennent se chauffer l'hiver, et où les étudiants qui sortent des autres cours, passent en quête d'une occasion de « chahut ». Mme la présidente maintient l'ordre avec une maestria superbe.

L'autorité de son geste et de son énergique et intelligent visage s'accroît de l'élégance de sa toilette. Mme Pognon est pénétrée de cette théorie que pour agir efficacement sur les masses il faut les hypnotiser par tous les prestiges, celui du luxe et de la correction comme celui de la culture morale. Et non seulement Mme Pognon s'habille à faire pâlir une actrice, mais elle observe, même dans son particulier un formalisme rigoureux ; quand elle invite deux amies à dîner dans la salle à manger privée de l'hôtel qu'elle administre aux Champs Élysées, elle ne se permettrait pas de les recevoir autrement qu'en décolleté ; tous les purismes se tiennent et les moindres libertés qu'on prend avec le langage l'horripilent : si par exemple, vous lui parlez de pots à eau, n'oubliez pas, je vous en supplie la liaison. Et n'écoutez pas les méchants s'ils vous content qu'il lui échappe parfois des solécismes en ses discours.

Car Mme Pognon est orateur. Je n'ai jamais eu l'avantage de l'entendre, mais on me certifie qu'elle possède un don réel d'éloquence, une improvisation abondante et entraînant. Quant à l'usage qu'elle en fait ... c'est de la tribune de sa ligue que partent toutes les bombes féministes dont sursautent les honnêtes bourgeois.

Un de ses rêves les plus chers c'est de voir toutes les femmes exercer une profession et abandonner leurs enfants à l'État : moucher un marmot est avilissant ; piquer des bottines élève l'âne. Les petits n'ayant plus besoin de famille, Mme Pognon réclame le droit à l'amour libre. Qui se douterait que Mme Pognon, bonne épouse et bonne mère, a pudiquement élevé sa fille.

A chaque séance de la Ligne des vœux semblables pleuvent sur le Conseil municipal et sur les Chambres qui n'en ont cure. Peut-être aussi que dès qu'elle les leur a adressés, Mme Pognon n'y songe plus. Peu importe. Si ses revendications n'aboutissent pas, elles ont tout de même leur utilité. Elles entretiennent le mouvement féministe. Et il en est des réformes sociales comme du théâtre : si le mouvement n'y suffit pas, il y est essentiel.

Mlle Sarah MONOD

On l'appelle : la papesse du protestantisme. Elle est toute petite, trop large, les traits plats, vêtue en quakeresse, bonnet noir, longue veste et jupe ronde invariable. Ainsi faite elle est imposante. En ses yeux noirs admirables rayonne une hautaine intelligence ; et je ne sais quelle majesté émane de la rectitude de son geste et de sa parole [...mots raturés illisibles...].

Elle se récrie quand on la dit féministe ; mais elle réfute un moment après sans y songer les arguments des antiféministes. Malgré qu'elle en ait, elle est féministe ; elle ne dirige aucune société de combat revendiquant les droits des femmes ; mais toute son œuvre de relèvement matériel et moral, travaille à l'émancipation. Elle est l'organisatrice générale de la grande philanthropie protestante – vingt œuvres féministes ressortent de sa direction, l'asile de libérées de Neuilly entre autres et le « home » des jeunes filles du Marais. Qu'est-ce que ce « home » je vous en prie, sinon une facilité donnée aux jeunes filles isolées de demeurer de toutes façons indépendantes.

Mme Monod est féministe ; elle est pire. Elle est l'unique vraie puissance féministe du moment. Elle seule possède les moyens de réunir et de gouverner à certaines heures tous les soldats de la bataille féminine.

Elle organise et préside chaque année la Conférence de Versailles où elle avait fini par faire l'Assemblée plénière des Françaises militantes. Tous les groupes de propagande même les plus avancés y accourent ; les intérêts féminins de tous genres s'y discutent. Chacun pourrait s'y croire chez soi. En réalité il n'en sort que les décisions agréables à Mlle Monod. Son art d'influence est fait d'autorité et de tactique enveloppante ; elle pense des femmes, en particulier comme George Sand, de l'humanité en général, qu'elles sont faites pour être menées ; elle les mène, elle escamote avec une maîtrise et une diplomatie scrupuleuses les incidents subversifs de la discussion ; c'est [tout juste] si on les remarque. Comment voulez-vous que les pires adversaires qu'on a aient le cœur à la guerre dans cette journée sagement confinée, d'intimité champêtre, où l'on s'assied à la même table exquise et fleurie, dans la paix parfumée d'un grand parc.

Soyez sûre que le Congrès de Mlle Monod à l'exposition sera le plus achalandé des Congrès féminins de l'Exposition. S'il ne se lève bientôt en face d'elle un autre soleil, celles de ses émules qui admirent une action sans en partager l'esprit ne s'entendent pas pour enrayer sa marche, la direction absolue du mouvement féministe lui appartiendra un jour. Et ce ne serait peut-être point sans danger, car le caractère qu'elle lui imprimerait ne ressemblera guère à notre caractère national.

Mme Marguerite DURAND

Le rôle de la fondatrice de *la Fronde* dans le féminisme est comme celui de Mlle Monod, d'ordre pratique. L'une et l'autre assistent à leur façon les femmes dans leur lutte pour se faire une place indépendante dans la société ; l'une les prêche et les secourt, l'autre leur fournit une arme et leur apprend à s'en servir.

Les deux personnalités ne supportent pas davantage le rapprochement. Mme Durand comme la marraine de *l'Étincelle* est blonde et sereine ; les écotiers mondains vantent après les fêtes où elle paraît ses parures et sa grâce ; et je ne sache point qu'elle ne se soit jamais piquée d'austérité.

Mme Durand en fondant *La Fronde* a ouvert aux femmes le grand débouché littéraire actuel, le journalisme. Les femmes de lettres croissaient et multipliaient et l'inanité de leur besogne augmentait à mesure. Les femmes écrivains sont conteuses nées, romancières par destination c'était entendu. Une chroniqueuse était l'exception, le phénomène. Mais comme tant de romancières elle faisait tout de même beaucoup de romans, beaucoup trop pour qu'on les lût. Mme Durand a livré aux femmes les colonnes de *la Fronde* pour y faire leur apprentissage et ensuite leurs preuves d'un nouvel état. L'honneur d'avoir créé en France la profession de femmes journalistes de tout [bord], reporters, critiques, etc. lui restera. Et elle l'aura fait sans y prendre garde avec un calme presque distrait en apparence [...]

Mme VINCENT

Il est piquant d'évoquer après la directrice de *l'Avant-Courrière*, si distinguée et si féminine, la présidente de *l'Égalité*. C'est une des figures les plus connues et à coup sûr la plus singulière du féminisme.

Je ne sais pas le petit nom de Mme Vincent. J'ai peine à imaginer que ce soit un nom de femme. Mme Vincent s'appellerait Blanche ou Suzanne ? Oh ! que non ! C'est tout au plus si je lui accorderais quelque chose de neutre comme Camille. A moins que... vous savez qu'on s'est inquiété ces temps-ci de savoir pourquoi le titre de père avait échoué à certains personnages publics. Au père Grévy, je serais presque tentée de proposer que Mme Vincent passe à la postérité comme le « père Vincent. »

Mme Vincent est brune, carrée, moustachue. Avec un louable sentiment de l'harmonie, elle s'habille à l'imitation des hommes : redingote taillée droit, plastron raide ; c'est tout au plus si elle fait aux conventions le sacrifice de mettre une jupe courte au lieu d'un pantalon, et d'accrocher un panache à sa cape.

Telle quelle, Mme Vincent est un être excellent. Je suis sûre que sa vocation féminine lui est venue d'une période chevaleresque ; elle a dû se dire que le ciel en la créant ainsi « d'attaque » lui confiait le devoir de prendre sous sa protection toutes les pauvres petites femmes, ses sœurs, si faibles et si délicates. Elle s'est attelée à leur bonheur. Elle a collaboré avec Maria Deraisme. Elle a fondé ensuite une société à son compte.

Les mauvaises langues prétendent que Mme Vincent et sa famille sont les seuls membres de *l'Égalité*. Qu'importe ! Mme Vincent pourrait répondre moi seule et c'est assez tant son activité la multiplie. Dès qu'il s'agit quelque part d'un intérêt féminin, elle vole ; elle est grande-fureteuse d'archives ; elle y fait ainsi des découvertes intéressantes. C'est elle qui a publié des états fort curieux des privilèges légaux, dont jouissaient autrefois les Françaises. Mme Vincent n'en revient pas que les hommes aient maintenant le cœur si dur de refuser à des personnes dont les aïeules étaient magistrats ou pairs de France, un pauvre petit droit de vote.

En attendant d'être électeur, voire député, Mme Vincent fait à la tribune du Congrès de Londres et au nom de la France des grâces à l'univers féminin assemblé. Elle invite l'assistance à nous venir voir nous aussi l'an prochain. C'est moi maintenant qui n'en reviens pas. Je sais bien qu'il se prépare pour l'exposition, non pas un congrès – un congrès unique, ce seraient dix-huit sociétés de femmes marchant comme un seul homme ! – mais deux, trois peut-être dix-huit congrès. Au nom duquel Mme Vincent a-t-elle lancé son cartel ? Sur qui compte-t-elle pour rendre dignement la fastueuse hospitalité anglaise ?

Au fait, ce n'est point mon affaire. La duchesse de Sutherland, Lady Aberdeen vice reine des Indes, et les Allemandes de qualité, et les Chinoises de marque, et les Américaines de haut vol, et toutes peuvent venir. Mme Vincent les invite, Mme Vincent les attend.

[Signature : Jane Misme]